

XYZ. La revue de la nouvelle

La parabole de l'éphémère

Léo Lamarche



Numéro 81, printemps 2005

Nouvelliers bretons

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3352ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamarche, L. (2005). La parabole de l'éphémère. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (81), 36–40.

La parabole de l'éphémère

Léo Lamarche

Te souvient-il de nos dîners dans le jardin, l'été, quand j'étais toute petite ? La lanterne chuintait au centre de la table, les insectes fébriles venaient joyeusement s'immoler à la flamme. Nuées ardentes, vies entêtées sorties des replis de la nuit. Les kamikazes s'élançaient sur le verre, les plus prudents dessinaient une savante parabole avant de se laisser griller. Le vent dispersait leurs poussières irisées. Et la mer, derrière nous, psalmodiait sa marche funèbre. « Ne pleure pas, Émilie, disais-tu. Ce sont des éphémères. Elles vivent vingt-quatre heures, tout au plus. » Tu connaissais par cœur les bombyx au torse velu, les phalènes et les nymphes qui jouaient leur ballet de vie et de mort. Tu savais tout. Toujours. Et je te contemplais, mon amour idolâtre s'agrippait à tes yeux. S'élevait dans ta lumière. Et je t'aimais à m'en brûler les ailes. J'ai toujours envié les éphémères.

Dès que l'hôpital a appelé, j'ai pris ma voiture. Pas pour aller vers ce qui reste de toi, non. Ta dépouille m'indiffère et j'ai bien autre chose à faire. Un devoir de mémoire et d'oubli. Je suis l'ampoule qui grésille dans la nuit bruissante, l'éphémère qui se précipite vers le néant. Je suis ma propre mort dans les abysses infinis du passé.

Trois heures du matin, personne sur le périph, l'autoroute était dégagée. J'ai roulé plein ouest dans les giboulées qui traversaient les fronts maritimes. Les bourrasques déportaient parfois la voiture. Quelle idée, aussi, de mourir la nuit de Pâques d'un printemps triste. Pâques, c'est la renaissance, la délivrance d'une vérité qui me pèse aux entrailles comme un fœtus mort-né. L'enfant du deuil éphémère de la grâce. De la joie. De l'enfance. Des rêves souillés du sperme de l'angoisse. Comme mes draps, parfois, s'auréolaient de tes vilaines traces jaunes. Et du sang rouge qui me coulait du ventre. Fleur d'innocence écartelée, pénétrée et détruite. Irrémédiablement.

Maman les voyait bien, ces taches, changeait les draps du lit sans commentaire. Les yeux morts, le regard clos vers l'intérieur comme un bernard-l'hermite dans sa coque. Elle existait si peu ! Une femme-origami pliée aux contours de sa peur. Comme sa mère et sa mère avant elle, prêtes à vendre leurs enfants et leurs âmes aux caprices du tyran.

Sans m'en rendre compte, j'avais embarqué une abeille, je l'entendais vrombir contre la vitre, affolée par les phares et le bruit. J'ai choisi d'élever des abeilles qui me sauvent de ma peur, et puis, c'est une occupation comme une autre en attendant que la vie me délivre de toi. Sais-tu que seule la reine est sexuée et peut se reproduire ? Que chaque printemps, elle entraîne les mâles à sa suite pour une course folle à la fécondation et que tous les bourdons seront ensuite impitoyablement exécutés par les ouvrières ? Elles élèveront, pour le printemps prochain, d'autres bourdons et leur ballet nuptial sera ballet de mort. En fait, ce matriarcat me rassure, les insectes sont sages, les abeilles ne savent rien de l'amour. Et ça fait mal, l'amour. Je t'ai aimé, passionnément, autant que j'ai haï le monstre en toi, celui qui s'asseyait devant le verre vide où la lie s'était coagulée de honte. Le remplissait pour le vider aussitôt. Et encore, et encore, tandis que ma mère s'éclipsait dans sa chambre. Me laissant seule, à l'autre bout de la table. Désarmée, démunie, contre cet autre toi aux yeux injectés d'absolu. « Viens, Émilie ! » disais-tu. Il me fallait m'asseoir sur tes genoux. Et sentir ton désir impudique se durcir. Je n'avais pas douze ans, la première fois.

Pauvre abeille, pourvu qu'elle ne se colle pas dans mes cheveux ! Mais son bourdonnement m'accompagne, m'empêche de somnoler tandis que les aires de repos défilent. A4, trafic fluide, les phares s'émaillent au loin. Je ne dois surtout pas m'endormir.

Petite, dans mon lit baigné par la nuit, je m'efforçais de garder les yeux ouverts, j'observais l'ombre des meubles, et l'éternel ballet de la poussière dans les rayons de lune qui passaient les volets. J'aurais tant voulu m'y fondre, devenir moi aussi une poussière dans l'angoisse du plancher qui grince, de la porte qui s'ouvre, de ton pas traînant dans ma chambre, de ton haleine et

de ton pieu sinistre. Sexe enfantin, explosé, éclaté. Ta voix avinée fouillait l'éternelle blessure, celle qui ne se cicatrisera pas dans l'absence. La blessure rouge, toujours sanglante, de mon refus.

Au matin, c'était toujours toi qui m'accueillais dans la cuisine, versais le chocolat dans ma tasse.

— Bien dormi, Émilie ?

Je rougissais entre mes nattes. Comment te dire, à toi, le rêve épouvantable que j'avais fait ? Qui m'avait laissée pantelante, ensanglantée, terrorisée, comme quand j'avais peur des loups, toute petite, et qu'ils se mettaient à hurler sous mon lit. Un songe coupable, j'y faisais quelque chose d'interdit avec l'autre qui vit en toi, l'homme aux odeurs de vinasse et de cendre. Un cauchemar qui faisait mal, je le sentais encore à cette palpitation, entre mes cuisses, qui m'obligeait à marcher les jambes écartées. Coupure, brûlure, ça pique et ça cuit en même temps. Je n'aurais jamais imaginé que j'étais si creuse. Je me regardais souvent, en baissant ma culotte pour faire pipi. Sous ma jupe, une blessure au cœur de mon être. Une large trace de sang sur le slip. Des larmes de deuil s'écoulant de mon sexe meurtri.

Lamballe, j'approche, dans quelques bornes, « je serai rendue », comme on dit ici. Dans cette crique abritée des vagues, à deux pas du jardin où j'allais pleurer, petite, face à la mer. Pour dissoudre mon impuissance au flux et reflux immobile. Pour que la mer réponde à mes pourquoi d'enfant...

Derrière le pare-brise, l'aube du premier jour de ta mort, une aube déchirée de nuées. Le soleil rame à percer le secret des nuages. Je n'ai jamais laissé échapper ce terrible secret qui me privait de forces, me rongait l'intérieur de ses petites canines translucides. Coupable de t'aimer si fort, d'être attirée vers ta lumière. Insecte prisonnier dans un piège de cristal qui refermait sur moi ses mâchoires invisibles.

Je m'en souviens, c'est quand des excroissances ont poussé ma poitrine vers l'avant. Aux premiers poils follets. Que tu as cessé de venir me laver, le soir, dans la baignoire. Nous avions notre rite, au moment stratégique, tu me savonnais doucement l'entrecuisse et me passais au jet de la douche, écartant mes lèvres

pour que rien ne me pique, jamais. D'ailleurs, tu étais là, toujours, pour protéger ma vie, de toute ta force d'homme. Me protéger des dures aspérités du monde.

Un soir, tu n'es pas venu me rejoindre dans la salle de bains embuée. Ç'a été mon premier deuil. Maman t'avait dit pour ce sang, qui s'était mis à couler brusquement. J'étais à présent devenue une « jeune fille », j'en avais honte, même si je ne savais pas ce que c'était au juste. D'ailleurs, je ne le saurai jamais. La nuit suivante, tu entrais dans ma chambre. Creuser mon enfance comme la mer grignotait le rocher, devant notre jardin. Ne laissant en moi que du sable éphémère, prisonnier des marées. Et mes larmes de pierre, jetées à la face de l'inceste...

L'abeille a fini par se taire, elle est morte. J'ai trouvé un café de pêcheurs ouvert, sur la route, je me réchauffe devant un crème fumant. Les hommes harassés rentrent de leur nuit en haute mer. Je les écoute. Ils sont beaux, forts et sages, ils brillent comme des phares. Comme tu brillais aussi dans ma nuit de phalène. Comme tu brilleras toujours, car je n'ai pas la force de te haïr. Même si, devant ton corps, ma mère verse ses larmes discrètes. Tu es mort, à présent. Tu restes impassible, les mains du viol sagement croisées sur ta poitrine. Mon secret se dénoue.

Tout est prêt depuis longtemps, dans le coffre de la voiture. De métastases en agonie, j'ai eu tout le temps, je l'ai rempli du nécessaire : bloc de papier, stylo, bouteille étanche, bidon. Briquet. Surtout, ne pas oublier le briquet.

Sur le bloc de papier, je t'écris, que tu saches, même si j'ai attendu ta mort pour le faire. Je t'écris mon amour, mon deuil infini de moi-même. Ma honte, surtout. J'ai porté ton enfant, t'en souviens-tu ? Jusqu'à ce qu'on me l'arrache du ventre, creusant la plus terrible des déchirures. Me condamnant à la vie éphémère de luciole. Briller un instant puis s'éteindre.

Ma lettre terminée, je glisserai mon fœtus de papier dans la matrice de la bouteille. Qui décrira une savante parabole avant que la marée ne l'emporte vers l'inconnu, celui qui la trouvera un jour, le seul à qui je puisse confier à quel point j'ai aimé le dernier des salauds.

Ensuite, l'essence et le briquet. Que ma flamme accompagne ton âme, que mon amour pour toi se consume comme l'enfant éphémère qui ne peut plus mourir. Parce que tu l'as tuée, à douze ans.

Numéros à venir

Vous avez encore le temps de nous faire parvenir des nouvelles pour les numéros à venir. La date de tombée pour « Listes » est fixée au 1^{er} juin 2005 et celle pour « Nouvelles du sport » est fixée au 1^{er} septembre 2005.

Veuillez mentionner sur l'enveloppe le thème pour lequel vous soumettez votre nouvelle.

Vous pouvez soumettre une nouvelle libre de thème en tout temps.